

Emmanuelle Béart — Mouvements progressifs du plaisir

Élie Castiel

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (1994). Emmanuelle Béart — Mouvements progressifs du plaisir. *Séquences*, (171), 30–32.

Même si, depuis ses débuts, elle prend un malin plaisir à jouer les rôles qu'on lui propose, s'y intégrant avec grâce et beauté, c'est à partir de 1989, avec *Les Enfants du désordre* de Yannick Bellon, que nous découvrons la vraie Emmanuelle Béart, hyperexpressive, d'un naturel désarmant. Son expérience théâtrale y est probablement pour quelque chose. Femme sur la défensive dans *La Belle Noiseuse*, elle trouve là un rôle de lutteuse. Littéralement, elle s'expose nue alors que son corps semble résister à tout regard. Bravoure qu'elle semble abandonner dans *J'embrasse pas* alors qu'elle se présente comme un personnage public aussi libre

qu'inventif, d'une sensibilité à fleur de peau. Et finalement dans *L'Enfer*, Claude Chabrol la façonne en petite bourgeoise de province que son mari suspecte d'adultère. Femme-enfant blessée, Emmanuelle Béart joint ici le rang des héroïnes populaires avec une belle élégance et une sensualité aussi épicurienne que fascinante. Nous avons même l'impression qu'elle ne garde plus aucun secret. Et dans la chambre d'hôtel où nous l'avons rencontrée, l'actrice et l'artiste se confondent, prêtes à répondre à nos questions. Lucide, articulée, profondément humaine... et femme avant tout.

Élie Castiel

EMMANUELLE BÉART



Mouvements progressifs du plaisir

Séquences — À l'origine, en 1964, Henri-Georges Clouzot avait à peine entamé le tournage de *L'Enfer* avec Romy Schneider dans le rôle de Nelly. Avec le passage du temps, comment avez-vous senti le personnage en sachant que vous alliez l'incarner à l'écran?

Emmanuelle Béart — À l'origine, c'est une histoire qui n'avait duré que trois jours. C'est pour vous dire qu'en trois jours, ils n'ont presque rien tourné. Avec la crise cardiaque de Serge Reggiani, l'expérience a dû être aussi excitante qu'effrayante. *L'Enfer* de Clouzot

ressemble à un film maudit, puisqu'il n'a jamais été achevé. À peine une vingtaine de minutes avec Romy Schneider. Instinctivement, j'ai eu besoin que ce soit le film de Chabrol et non pas celui de Clouzot. Finalement, je n'ai même pas eu connaissance du synopsis et du scénario de la version 1964. En fait, nous avons tous essayé de tourner ce film en pensant le moins possible à tous les malheurs qui avaient frappé l'autre.

— Paul et Nelly semblent condamnés à vivre ensemble malgré ce qui leur arrive. Sont-ils prisonniers de l'amour-passion?

— Oui, c'est une remarque tout à fait juste. Évidemment, pas dans un premier temps. Mais plus le film évolue et plus on a l'impression de deux solitudes, de deux déserts affectifs qui se regardent à travers les barreaux et qui ne peuvent plus communiquer, ni par les mots, ni par les actes. Comment dire? C'est effectivement comme s'il n'y avait plus de réalité, plus de logique.

— Est-ce que Nelly, par ses allures, n'a quand même pas une part de responsabilité dans ce qui leur arrive?

— Non, je suis désolée. Mais vraiment non. Je pense que cette histoire d'amour, happée par une autre histoire qui est celle de Paul, raconte le récit d'un type qui se balade dans la vie avec une blessure, une cicatrice qui lui vient certainement de l'enfance. Et sa jalousie n'est, en fait, que

l'expression de cette plaie intérieure. En effet, Nelly aurait très bien pu être une femme tout à fait différente. Cela n'aurait rien changé. Nelly est le déclencheur de ce nouvel état d'âme chez Paul. Oui, c'est vrai, c'est une fille assez exhibitionniste, assez légère. Mais naïve en même temps, inconsciente, insouciante de ses actes. Mais quelles que soient les circonstances, le drame aurait tout de même jailli.

— **Jusqu'à un certain point, quand on voit le comportement de Nelly, on pense au personnage d'Éliane dans L'Été meurtrier.**

— Oui, je suis d'accord. En quelque sorte, Nelly est une petite cousine d'Éliane (Isabelle Adjani). Sauf qu'effectivement Nelly n'a pas de blessures, c'est Paul qui les porte. Nelly débarque dans cette histoire avec toute sa force de vie, sa sensualité, son amour des autres et d'elle-même. Je crois qu'elle s'aime bien et comme toutes les petites pépettes du midi, elle est jeune et jolie. Elle ne pense pas qu'il y ait une culpabilité dans tout cela. La sensualité n'est jamais coupable. La provocation, peut-être que oui. Le personnage de Nelly, je l'acquitte définitivement.

— **Vous avez tourné avec plusieurs grands noms. Comment arrivez-vous à vous situer confortablement dans les univers particuliers de chacun des cinéastes?**

— Ce qui me passionne dans ce métier, c'est d'avoir l'impression d'être un voyageur qui part avec son sac à dos, à chaque fois dans un pays étranger. Ce dont j'ai besoin, c'est justement de ce don que j'ai eu de la vie, c'est-à-dire de cette capacité d'intégration, de cette volonté de s'intéresser aux coutumes d'un pays, à une langue étrangère, à une philosophie différente, à une culture autre. Et c'est un peu cela à chaque voyage avec les metteurs en scène qui m'ont dirigée.

— **En parlant de metteurs en scène, est-ce que l'expérience de La Belle Noiseuse n'a pas été aussi difficile que celle de L'Enfer?**

— Non, tourner *La Belle Noiseuse* n'a pas été un enfer, comme ce ne fut pas le cas dans *L'Enfer* de Chabrol. Dans le film de Rivette, ce qui a été le plus difficile, c'est sans aucun doute le fait de traiter du thème de la nudité en tant que source de création. On pourrait même faire un parallèle entre le cinéaste et son actrice, entre le peintre et son modèle. À partir de cette constatation, il est plus facile

d'assumer le rôle. Quant au film de Chabrol, le tournage a été un plaisir inattendu.

— **Croyez-vous que la jalousie aussi exacerbée que celle que l'on trouve dans le film existe vraiment?**

— Il me semble qu'il y a quelque chose d'extrêmement juste dans cela. Mais en dehors du thème de la jalousie, ce qui est absolument impressionnant dans ce film, c'est le déséquilibre. C'est-à-dire que nous avons tous l'illusion que, dans la vie, nous dansons sur une corde raide. Mais en fait, la frontière entre la vie et la mort, l'amour et la haine, la normalité et la folie, est une

chose sensible. Et je crois que c'est cela qui a passionné Chabrol. Cette espèce d'observation du mécanisme d'un cerveau qui est en train de se détruire à petits feux, et qui constitue, en quelque sorte, le vrai sujet du film.

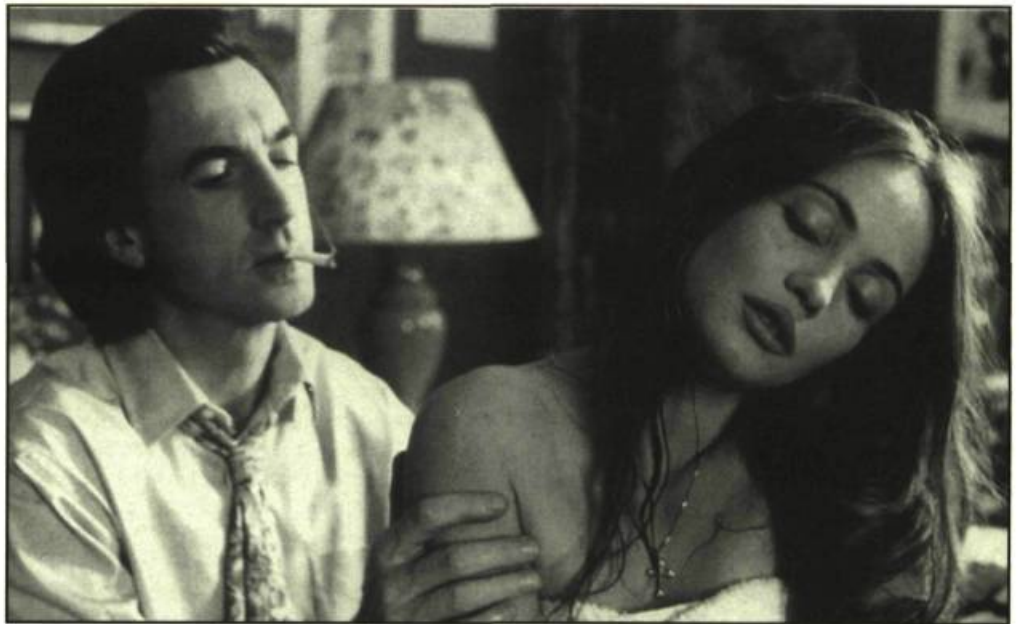
— **Mais peut-être bien que Nelly trompe vraiment Paul?**

— Je crois que, dans la vie, on ne trompe personne. On ne fait que se tromper. Je dirais que peut-être Nelly s'est trompée. Voilà!

— **N'y a-t-il pas chez elle une part de masochisme à vouloir le supporter?**

En haut,
François Cluzet
et Emmanuelle
Béart dans
L'Enfer.

En bas, Claude
Chabrol dirigeant
Emmanuelle
Béart dans
L'Enfer.





Emmanuelle Béart et Michel Piccoli dans *La Belle Noiseuse*

— Non. Je crois que d'abord, dans un premier temps, il y a une véritable histoire d'amour. Et ce qui est bouleversant, c'est que, de temps en temps, quand Paul se réveille, il y a quelques moments de lucidité et qu'il arrive à communiquer aussi bien avec Nelly qu'avec les autres. Mais on sent aussi chez lui cette espèce de peur maladive de l'abandon. Au fond, Nelly a reçu une éducation judéo-chrétienne qui l'oblige à ne pas l'abandonner, à tolérer Paul davantage.

— **Nous sommes donc devant un espace qui se referme à mesure que le récit progresse. Un univers particulier où les sentiments de haine et d'amour se heurtent et se confondent selon les circonstances.**

— Oui, cela est vrai. Et à ce degré-là, la jalousie est un élément destructeur. On a l'impression que tout le sentiment d'amour de Paul envers Nelly se transforme en confrontation et en mépris. Paul ne cherche que le rival à travers sa femme. C'est comme si Nelly n'existait plus. Elle devient presque transparente.

— **À tel point que le personnage de l'enfant semble être un simple accessoire. Nelly oublie même son rôle de mère, comme Paul celui de père.**

— Probablement que l'enfant est aussi un détonateur de la jalousie chez Paul. Parce que, tout d'un coup, il n'a plus la place de premier. Mais en fait, dans son cas, aussi

bien que dans celui de Nelly, il n'y a plus de place que pour cet affrontement qui va aller jusqu'au bout. Mais *L'Enfer*, c'est aussi un film sur l'imaginaire, car tout ce qui fait souffrir Paul n'est que pure illusion, un monde particulier qu'il s'est créé.

— **En même temps qu'un film sur la jalousie, L'Enfer est aussi une étude sur la précarité du sentiment amoureux.**

— Bien sûr, c'est ce qu'on appelle également la «confusion des sentiments». Et puis, il y a l'orgueil. En fait, ce que Chabrol essaie de nous dire, c'est qu'aimer c'est aussi respecter l'autre, sa solitude, sa façon d'être, de se comporter, de s'exprimer. Et c'est ce que Paul ne fait pas.

— **Comment avez-vous joué avec François Cluzet?**

— Pour la première fois, j'ai eu l'impression de connaître un acteur depuis toujours. Ce fut comme un miracle. Le choix de Chabrol est délibéré, évidemment. Mais il ne pouvait pas imaginer ce qui allait se passer. Quand je me suis mise dans les bras de cet homme, j'ai eu l'impression que c'était comme une évidence. Cela ne me gênait pas. Il y avait quelque chose d'extrêmement familier dans nos rapports d'acteurs, d'où la force d'un vrai couple de cinéma.

— **Si dans *Huis Clos*, Jean-Paul Sartre nous dit que «l'enfer c'est les autres», Claude Chabrol réplique en nous**

confirmant que l'enfer, c'est aussi nous autres.

— Je suis tout à fait d'accord avec cette constatation. L'enfer, c'est aussi nous autres. Nous sommes notre pire ennemi.

— **Et quel sera le prochain Béart?**

— Le prochain Béart sera un Régis Wargnier, le réalisateur d'*Indochine*.

— **Le titre est bien Une femme française?**

— Ah! vous le saviez?

— **Il faut bien se préparer avant une entrevue.**

— Ensuite, je tourne un film où je vais retrouver Claude Sautet metteur en scène, avec Michel Serrault comme partenaire masculin. Ah! cela vous ne le saviez pas⁽¹⁾. ☆

(1) En fait, il s'agit d'un film qui, pour l'instant, s'appelle *Haute époque*.

FILMOGRAPHIE

- 1975 : **Demain les mêmes** (Jean Poulaté)
- 1983 : **Un amour interdit** (Jean-Pierre Dougnac)
- 1983 : **Premiers Désirs** (David Hamilton)
- 1984 : **L'Amour en douce** (Edouard Molinaro)
- 1985 : **Manon des sources** (Claude Berri)
- 1987 : **Date with an Angel** (Tom McLoughlin)
- 1988 : **À gauche en sortant de l'ascenseur** (Edouard Molinaro)
- 1989 : **Les Enfants du désordre** (Yannick Bellon)
- 1990 : **Le Voyage du Capitaine Fracasse** (Ettore Scola)
- 1991 : **La Belle Noiseuse** (Jacques Rivette)
- 1991 : **J'embrasse pas** (André Téchiné)
- 1992 : **Un coeur en hiver** (Claude Sautet)
- 1993 : **L'Enfer** (Claude Chabrol)